

Le métier d'imprimeur au Québec : 200 ans d'évolution (1764-1960)

The Printer's Craft in Québec: 200 Years of Evolution, 1764-1960

El oficio de impresor en Quebec: 200 años de evolución de 1764 a 1960

Éric Leroux

Volume 51, numéro 2, avril-juin 2005

Les métiers du livre au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030092ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030092ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, É. (2005). Le métier d'imprimeur au Québec : 200 ans d'évolution (1764-1960). *Documentation et bibliothèques*, 51(2), 107-116.
<https://doi.org/10.7202/1030092ar>

Résumé de l'article

Le métier d'imprimeur s'est bien transformé depuis l'apparition de l'imprimerie à Québec en 1764. En 200 ans, il est passé d'un mode artisanal de production, où le maître imprimeur transmettait son savoir à ses apprentis suivant le principe traditionnel du compagnonnage, à un mode de production industriel marqué par une division du travail toujours plus grande et des transformations technologiques majeures. Cet article présente les principales étapes qui jalonnent l'évolution de ce métier alors que l'artisan du XIX^e siècle, qui jouait aussi le rôle de journaliste, de libraire et d'éditeur, disparaît progressivement au moment de la professionnalisation des métiers de libraire et d'éditeur pour faire place au XX^e siècle à l'imprimeur spécialisé et à l'imprimeur commercial.

Le métier d'imprimeur au Québec : 200 ans d'évolution (1764-1960)

ÉRIC LEROUX*

École de bibliothéconomie et des sciences de l'information
Université de Montréal
eric.leroux@umontreal.ca

RÉSUMÉ | ABSTRACTS | RESUMEN

Le métier d'imprimeur s'est bien transformé depuis l'apparition de l'imprimerie à Québec en 1764. En 200 ans, il est passé d'un mode artisanal de production, où le maître imprimeur transmettait son savoir à ses apprentis suivant le principe traditionnel du compagnonnage, à un mode de production industriel marqué par une division du travail toujours plus grande et des transformations technologiques majeures. Cet article présente les principales étapes qui jalonnent l'évolution de ce métier alors que l'artisan du XIX^e siècle, qui jouait aussi le rôle de journaliste, de libraire et d'éditeur, disparaît progressivement au moment de la professionnalisation des métiers de libraire et d'éditeur pour faire place au XX^e siècle à l'imprimeur spécialisé et à l'imprimeur commercial.

The Printer's Craft in Québec : 200 Years of Evolution, 1764-1960

The printer's craft has undergone significant transformation since the appearance of printing in Québec in 1764. Over the past 200 years, it has gone from an artisan production, in which the master printer transmitted his knowledge to his apprentices through mentorship, to an industrial production based on an increasing division of labour and major technological changes. This article presents the principal stages of the evolution of the craft from the artisan of the 19th century, who also played a role as journalist, bookseller and publisher, slowly giving way to the professionalisation of the trades of bookseller and publisher, to finally give way to the specialised and commercial printers of the 20th century.

El oficio de impresor en Quebec : 200 años de evolución, de 1764 a 1960

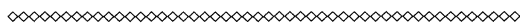
El oficio de impresor sufrió muchas transformaciones desde la aparición de la imprenta en Quebec en 1764. En 200 años, se pasó de un modo artesanal de producción, donde el maestro impresor transmitía sus conocimientos a sus aprendices, conforme al principio tradicional seguido por el oficial artesano, a un modo de producción industrial marcado por una división de trabajo cada vez mayor y transformaciones tecnológicas importantes. Este artículo presenta las principales etapas que jalonan la evolución de este oficio siguiendo al artesano del siglo XIX, que desempeñaba también la función de periodista, librero y editor y que desaparece progresivamente con la profesionalización de los oficios de librero y editor, para dar lugar al impresor especializado y al impresor comercial del siglo XX.

LORSQUE, AU TOURNANT DE L'AN 2000, le magazine *L'actualité* demanda à ses lecteurs quels événements avaient marqué le dernier millénaire, l'invention de l'imprimerie se classa au troisième rang, après la découverte de l'Amérique et la Deuxième Guerre mondiale. Pour sa part, Gutenberg se hissa au huitième rang d'un palmarès comptant plus d'une centaine de personnalités (*L'actualité*, janvier 2000 : 33). Si le métier d'imprimeur a longtemps été valorisé, il n'en demeure pas moins qu'il s'est considérablement transformé au cours des ans. Depuis l'époque coloniale et l'arrivée des premières presses à Halifax en 1752, puis à Québec en 1764, ce métier a évolué, lentement mais sûrement, passant d'un mode artisanal de production, où le maître imprimeur transmettait son savoir à ses apprentis suivant le principe traditionnel du compagnonnage, à un mode de production industriel marqué par une division du travail toujours plus grande et des transformations technologiques majeures. En 1884, par exemple, le journal *La Presse* était composé à la main par une équipe de 18 compagnons typographes et apprentis (15 autres typographes travaillaient à l'atelier des travaux de ville), puis imprimé sur la presse rotative à vapeur Marinoni d'une capacité de 20 000 exemplaires à l'heure pour un numéro de seulement 4 pages. Quinze ans plus tard, au même journal, les casses des typographes avaient cédé le pas aux machines à composer que l'on nommait linotypes; un bon nombre de typographes avaient dû s'adapter aux nouvelles technologies et se faire linotypistes, tandis que la nouvelle presse Hoe, acquise au coût de 144 000 \$, pouvait dorénavant imprimer 30 000 exemplaires d'un journal de 18 pages en une heure (Felteau, 1983 : 124-131 ; Leclair, 1940).

Au-delà des transformations technologiques qui ont marqué ce métier, nous aborderons dans cet article les principales étapes qui ont jalonné l'évolution du métier d'imprimeur entre 1764 et 1960. Au cours de la première période, qui s'étend des années 1764 à 1860, l'imprimeur artisan remplissait à la fois les rôles de journaliste, d'éditeur et de libraire; la révolution industrielle et les changements technologiques qui ont marqué les années 1860 à 1900 et qui ont provoqué à la fois une spécialisation des tâches et le déclenchement de grèves majeures constituent la deuxième phase de cette évolution; enfin, l'arrivée

* L'auteur tient à remercier le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture pour son appui financier.

Conscients de leur valeur, les imprimeurs n'hésitent pas à s'unir afin de défendre collectivement leurs intérêts professionnels et à organiser des activités sociales et culturelles.



d'une nouvelle génération d'imprimeurs commerciaux, jumelée à la concurrence menée par les communautés religieuses, les éditeurs-imprimeurs et les journaux à grands tirages, marquent l'entrée de l'imprimeur dans un nouveau siècle.

**1764-1860 : L'ÉPOQUE ARTISANALE
OU L'IMPRIMEUR « À TOUT FAIRE »!**

Au Québec, l'imprimerie fait son apparition avec la conquête anglaise et l'arrivée des imprimeurs William Brown et Thomas Gilmore à Québec en 1764. Sous le régime français, les autorités s'étaient opposées dès 1683 à la demande des Sulpiciens de Montréal de doter la colonie d'une presse à imprimer, craignant de voir apparaître des publications nuisibles à la métropole, à la religion et aux bonnes mœurs. Certes, les livres circulaient en Nouvelle-France avant 1760, mais ils étaient imprimés en France et exportés dans la colonie, tout comme les ordonnances et la monnaie de papier. À la suite de la Conquête, les autorités anglaises permettent l'établissement d'une imprimerie dans la colonie, non pas dans le but de favoriser une meilleure circulation des idées, mais plutôt pour appuyer le gouvernement en place en propageant les proclamations et les journaux officiels (Parker, 1985 : 24-25).

Brown et Gilmore, qui avaient fait leur apprentissage aux côtés de l'imprimeur américain Benjamin Franklin, publient, le 21 juin 1764, *La Gazette de Québec/ The Quebec Gazette*, le premier journal à voir le jour dans la colonie. Parmi leurs publications, on compte des brochures, des calendriers, des ordonnances, des documents administratifs et militaires, ainsi que des livres de piété, dont le *Catéchisme du diocèse de Sens* (1765) de Jean-Joseph Languet de Gergy, premier livre imprimé dans la colonie. Après les décès de Brown et Gilmore, l'entreprise est reprise par Samuel Neilson, neveu et héritier de Brown, et un peu plus tard par John Neilson, le frère de Samuel, qui en fait l'atelier d'imprimerie le plus important de la ville de Québec (Lemire, 1991 : 214-215).

Au début du XIX^e siècle, les sociétés de typographes et d'imprimeurs regroupent sous une même bannière les typographes et les pressiers. D'ailleurs, on nomme souvent « imprimeur » celui qui à la fois compose et imprime un document. À cette

époque, trois hommes sont requis pour accomplir le travail : un typographe et deux pressiers. Depuis l'époque de Gutenberg, le processus de composition n'a guère évolué. Il est toujours manuel et artisanal. Debout devant sa casse, le typographe doit rassembler le plus rapidement possible les caractères nécessaires à l'assemblage d'une ligne. Il dispose d'un équipement assez rudimentaire, comme le rappelle Antoine Gérin-Lajoie à propos des ateliers du journal *La Minerve*, qui font travailler une dizaine d'ouvriers typographes : « [...] une grande salle au troisième étage, dans laquelle se trouvaient réunis une trentaine de casses, la presse du journal et tous les accessoires nécessaires à une imprimerie » (Casgrain, 1912 : 62).

L'imprimeur québécois des XVIII^e et XIX^e siècles se démarque toutefois des autres travailleurs. En raison de son haut niveau de qualification et d'éducation, il occupe une position enviable dans sa communauté. Comme le souligne François Landry, l'imprimeur est « plus qu'un technicien ou un simple artisan, c'est un homme cultivé, instruit, un penseur » (Landry, 1997 : 77). Savoir lire et écrire constitue un avantage non négligeable à une époque où le taux d'alphabétisation à Québec se situe sous la barre de 50 % (Lamonde et Beauchamp, 1996 : 51-52)¹. Plusieurs imprimeurs appartiennent donc à l'élite québécoise et s'affirment comme des intellectuels. Qu'on pense, par exemple, à Fleury Mesplet et à Ludger Duvernay, qui furent emprisonnés pour leurs idées politiques, à l'homme d'affaires Jean-Baptiste Rolland, qui a fait son apprentissage du métier à *La Minerve*, aux imprimeurs Rollo Campbell et John Lovell, à Trefflé Berthiaume, le fondateur de *La Presse*, ou encore à l'auteur et éditeur de journaux Aristide Filiatreault, qui a commencé sa carrière comme typographe².

Conscients de leur valeur, les imprimeurs n'hésitent pas à s'unir afin de défendre collectivement leurs intérêts professionnels et à organiser des activités sociales et culturelles. À Québec, les imprimeurs de la ville fondent une association dès 1827. Dix ans plus tard, la Société typographique de Québec rassemble tous les typographes et pressiers de la ville, ce qui représente 66 individus, répartis dans une douzaine d'ateliers. Au cours des ans, ils mettront sur pied une troupe de théâtre, dirigeront des sociétés musicales et fonderont un cabinet de lecture et une bibliothèque pour leurs membres (Leroux, 2005).

Dans les colonies britanniques, l'engagement d'apprentis par les maîtres imprimeurs est un

1. Durant la décennie 1840-1849, par exemple, le taux d'alphabétisation à Québec est de 36,8 % pour la population en général et de 46 % chez les hommes en particulier. L'alphabétisation est caractérisée par la capacité de signer son nom sur l'acte de mariage.
2. L'homme politique et physicien américain Benjamin Franklin, qui a influencé plusieurs imprimeurs canadiens, était également typographe de métier, de même que l'auteur satyrique Mark Twain, considéré comme le père de la littérature américaine.

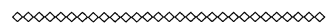
phénomène important chez ce groupe de travailleurs depuis le XVII^e siècle. Âgés entre 12 et 16 ans au moment de leur embauche, les apprentis imprimeurs et pressiers travaillent environ 4 à 5 ans avant d'être promus compagnons. Au XVIII^e siècle et dans la première partie du XIX^e, les apprentis doivent servir leur « maître » durant sept ans avant de devenir typographes (Fleming, 1982 : 16). Pour être engagé, l'apprenti doit savoir lire, écrire et connaître les rudiments du calcul mathématique. Le jeune garçon assure la bonne marche de l'atelier. Il voit à passer le balai, à faire les courses au besoin, à classer les caractères d'imprimerie dans les casses, à aider les compagnons à charger le papier dans les presses, enfin, à apprendre le métier de compositeur et de pressier (Fleming, 1980 : 66).

L'engagement se fait normalement sous forme de contrat. Un contrat standard, signé devant notaire, identifie les deux parties, indique l'âge de l'apprenti, ses gages, la durée de l'engagement et les obligations des deux parties. Lorsque Joseph Guibord décide de s'engager auprès de Nahum Mower, imprimeur et propriétaire du *Montreal Herald*, le contrat stipule que le jeune garçon de 14 ans devra servir durant 7 ans comme apprenti avant de devenir compagnon typographe. Guibord devra être obéissant et honnête, en échange de quoi Mower s'engage à le loger, à le nourrir, à lui fournir un lit et de quoi se laver et à lui enseigner le métier d'imprimeur³. Dans ses mémoires, parus pour la première fois en français en 2003, l'auteur américain Mark Twain, alors âgé de 15 ans, raconte avec humour les conditions de vie d'un apprenti au *Courrier de Hannibal*, vers 1850 :

« M^r Ament, le propriétaire et rédacteur en chef de cette publication, m'accordait les émoluments ordinairement réservés aux apprentis, ce qui voulait dire que j'étais logé, nourri, vêtu, mais que je ne touchais pas d'argent. Côté vestiaire, j'avais droit à deux costumes par an, mais l'un des deux ne se matérialisait jamais, tandis que l'autre n'était jamais acheté tant que les défroques de M^r Ament pouvaient me convenir. J'étais à peu près moitié moins corpulent que mon employeur, si bien que ses chemises me donnaient l'impression inconfortable de vivre sous un chapiteau de cirque et que j'étais obligé de retrousser les jambes de ses pantalons jusqu'aux oreilles pour ne pas me prendre les pieds dedans. »

Twain, 2003 : 165.

Instruit et possédant des ambitions politiques, l'imprimeur des XVIII^e et XIX^e siècles est souvent propriétaire d'un journal qu'il imprime lui-même et dans lequel il rédige des éditoriaux pour promouvoir ses idées sociales et politiques.



L'utilisation croissante d'apprentis par les employeurs à partir des années 1830 devient l'une des principales causes de la formation d'associations ouvrières parmi les ouvriers imprimeurs. Au cours des années suivantes, le contrôle des règles d'embauche des apprentis (durée de l'apprentissage, salaires et nombre d'apprentis par compagnon) est au cœur des revendications des associations ouvrières. L'introduction des machines à composer au tournant du XX^e siècle provoque aussi des frictions qui mèneront éventuellement à une bataille rangée avec les employeurs.

Instruit et possédant des ambitions politiques, l'imprimeur des XVIII^e et XIX^e siècles est souvent propriétaire d'un journal qu'il imprime lui-même et dans lequel il rédige des éditoriaux pour promouvoir ses idées sociales et politiques. La publication d'un journal lui assure un revenu supplémentaire grâce aux annonces et aux abonnements. Dans un petit marché colonial, il ne peut survivre uniquement par l'impression de travaux de ville⁴ et de documents administratifs. Il suit en cela le modèle américain créé par Benjamin Franklin à Philadelphie au XVIII^e siècle (Galarneau, 1983 : 165). Ainsi, de 1764 à 1859, 327 journaux et périodiques sont publiés au Québec. Or, la grande majorité d'entre eux sont la propriété d'imprimeurs comme Ludger Duvernay, John Lovell, Stanislas Drapeau et la famille Brown-Neilson (Galarneau, 2001 : 80-81). Actif au sein de la communauté, l'imprimeur profite souvent du patronage politique et religieux pour faire fonctionner son imprimerie, avantage qui se tourne toutefois contre lui au moment des changements de régime politique, lui causant du coup des difficultés financières. À Québec, par exemple, l'imprimeur Léger Brousseau profite de la présence de son beau-frère, Pierre Carné, ministre à l'Assemblée législative en 1875, pour obtenir les contrats d'impression des *bills* privés et publics et de celle de son frère, Jean-Docile, à la mairie de Québec pour se voir octroyer l'impression des annonces et procès-verbaux de la ville (Lavoie, DBC). À Montréal, Eusèbe Senécal dirige l'un des ateliers les plus importants de la ville grâce à la clientèle gouvernementale et sulpicienne, qui lui restera fidèle durant plus de 30 ans. Imprimeur du *Journal de l'instruction publique* et de l'*Écho du Cabinet de lecture paroissial*,

3. Archives nationales du Québec (Montréal), Minutiers T. Bédoin, 30 juillet 1823, microfilm 3155, n° 1904.

4. L'appellation *travaux de ville* désigne les publications de toutes sortes comme les enveloppes, les en-têtes de lettres, les rapports annuels d'entreprise, les livres de comptabilité, les formules de chèques, les prospectus commerciaux, etc.

qu'il fait fonctionner son atelier à l'aide de 2 jeunes apprentis âgés de 13 et 15 ans (Leroux, 2001 : 23). À Chicoutimi, la communauté des sœurs hospitalières doit compter sur les services d'un typographe bénévole afin de faire fonctionner l'atelier et d'imprimer, entre autres, le journal *Le Messager* à partir de 1897. Les religieuses, qui dirigent l'atelier et participent aux travaux d'impression, devront toutefois fermer leur imprimerie en 1919. La première imprimerie fondée à Jonquière en 1911 est installée dans les locaux du barbier du village (Lapointe, 1969 : 66 et 106). Enfin, malgré l'apparition des linotypes et monotypes, qui permettent la composition mécanique, la composition manuelle demeure la réalité d'une majorité d'imprimeurs du début du siècle.

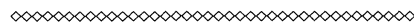
1900-1960 : UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'IMPRIMEURS

À part quelques rares familles, comme celles des Desbarats, des Lovell ou des Beauchemin, qui traverseront avec succès le XX^e siècle, la grande majorité des imprimeries qui avaient fait leur marque au XIX^e siècle disparaissent au tournant des années 1900. La première moitié du XX^e siècle est plutôt marquée par l'arrivée d'une nouvelle génération d'imprimeurs commerciaux, par la concurrence des communautés religieuses et par le rôle joué dans le domaine de l'édition par les grands journaux possédant une imprimerie.

Contrairement au maître imprimeur artisanal du XIX^e siècle, qui publie un journal pour rentabiliser son entreprise et faire connaître ses idées sociales et politiques, l'imprimeur commercial du XX^e siècle ne possède pas de journal. En général, il ne remplit pas non plus le rôle d'éditeur, rôle qu'il jouait souvent par défaut au XIX^e siècle⁷. Avec la professionnalisation du métier d'éditeur à partir des années 1920 et la place occupée dans ce champ par les libraires, l'imprimeur du XX^e siècle vit principalement de l'impression de travaux de ville et de livres. Qu'on pense à Thérien Frères, le plus important imprimeur à Montréal dans les années 1940 et 1950, à l'Imprimerie Richelieu, à Typo-Press des frères Gillet, à Laplante & Langevin, à Paradis-Vincent, à l'imprimerie Modèle, à Marchand frères, à Daoust & Tremblay, à la Mercantile Printing de Gustave Francq, spécialisée dans l'impression de conventions collectives et de toute documentation touchant les organisations syndicales, à Arbour & Dupont, qui impriment principalement des livres et

7. Par ailleurs, il faut préciser que le boum de l'édition québécoise au moment de la Deuxième Guerre mondiale permettra à certains imprimeurs de se lancer dans l'édition. Au début des années 1940, par exemple, Thérien Frères se spécialise dans l'impression de livres, puis, en 1945, J.-A. Thérien acquiert les Éditions Lumen (qui deviendront les Éditions Chanteclerc en 1948), qui se distinguent, entre autres, par la publication de la collection « Humanitas » de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, spécialisée dans le livre d'érudition (*Le Maître Imprimeur*, juillet 1951 : 9 ; Michon, 2004 : 13).

La première moitié du XX^e siècle est plutôt marquée par l'arrivée d'une nouvelle génération d'imprimeurs commerciaux, par la concurrence des communautés religieuses et par le rôle joué dans le domaine de l'édition par les grands journaux possédant une imprimerie.

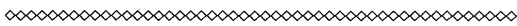


des revues en couleurs, à Yvon Boulanger Ltée, qui ne produit que des obligations et des certificats d'actions, à l'Imprimerie Bourguignon, qui ne fait que dans les travaux de ville, ou encore à l'imprimerie Jacques-Cartier.

On assiste à un renversement des rôles à partir des années 1920 alors que certains éditeurs décident de se faire imprimeurs. À Montmagny, Irénée Marquis acquiert une imprimerie en 1923 et vit de l'impression de journaux régionaux hebdomadaires avant de se lancer dans la fabrication de livres dans les années 1940 et de devenir éditeur-imprimeur sous la raison sociale les Éditions Marquis. L'éditeur Édouard Garand, qui connaît beaucoup de succès dans les années 1920 avec l'édition de petits livres populaires à fort tirage, achète une imprimerie en 1924, une année après la fondation de la maison d'édition. En 1953, Fides acquiert l'imprimerie du journal libéral *Le Canada* au coût de 225 000 \$ (Michon, 1998 : 160-165). La librairie Beauchemin, l'éditeur littéraire le plus important au début du siècle au Québec, possède également une vaste imprimerie qu'elle exploite depuis 1867. Grâce à un équipement des plus modernes et à une à main-d'œuvre importante (à peu près 200 employés), Beauchemin réussit à imprimer 700 000 livres pour la seule année 1926. La même année, son atelier de papeterie produit trois millions de cahiers d'école. En 1964, plus de 75 personnes, hommes et femmes, y travaillent à temps plein à produire des livres (romans, essais, poésie, livres pour la jeunesse), des travaux de ville (papeterie de bureau, dépliants, publicité générale, en-têtes de lettres, cartes professionnelles, etc.), des rapports annuels d'entreprise, des livres de loi et, surtout, des manuels scolaires, la spécialité de la maison (Landry, 1997 : 210 ; *Le Maître Imprimeur*, juin 1964 : 7-9). Enfin, les Éditions du Lévrier, propriété des Dominicains, qui publient 201 titres entre 1937 et 1975, possèdent également une imprimerie depuis 1931, située au couvent Notre-Dame-de-Grâce (Cloutier, 1994 : 78-79).

Outre les Dominicains, plusieurs autres communautés religieuses font une vive concurrence aux

À partir des années 1960, l'industrie de l'imprimerie se divise en deux catégories : d'une part, une multitude de petits ateliers comptant un faible pourcentage de la production totale et, d'autre part, un petit nombre de grandes entreprises se répartissant la grande majorité de la production.



imprimeurs laïques québécois au XX^e siècle. C'est le cas de l'Imprimerie Saint-Joseph des frères de Sainte-Croix, de celle des frères des Écoles chrétiennes, de l'imprimerie des Franciscains, de celle de l'Institut des sourds-muets des Clercs de Saint-Viateur et de l'imprimerie du Messenger des Jésuites. À partir des années 1930, l'Association des maîtres imprimeurs de Montréal critique d'ailleurs les maisons religieuses qui, par leurs travaux d'impression réalisés par une main-d'œuvre bon marché, coupent les prix et nuisent aux imprimeurs commerciaux laïques de la métropole. Au milieu des années 1950, par exemple, l'Imprimerie Saint-Joseph emploie 62 personnes (17 religieux et 45 laïcs) et possède une machinerie des plus modernes comptant 7 presses de tous les formats, 3 machines à composer Intertype et « un département de monotype qui compte parmi les mieux équipés de la province et peut-être du pays » ; 10 % de sa production est consacrée aux travaux de ville en tous genres, 30 % aux périodiques et 60 % à l'impression de livres. Avant 1953, la grande majorité des imprimés de Fides provenaient des presses de l'Imprimerie Saint-Joseph (*Le Maître Imprimeur*, décembre 1955 : 13 ; décembre 1966 : 15).

Héritage du modèle traditionnel du XIX^e siècle, plusieurs journaux comme *La Patrie*, *Le Devoir*, *La Presse*, *L'Éclairer*, *The Gazette*, *L'Illustration nouvelle* (qui devient le *Montréal-Matin* en 1941), *Le Soleil* et *L'Événement* de Québec, *Le Progrès du Saguenay*, *Le Droit* de Hull ou *Le Réveil* de Jonquière possèdent toujours une imprimerie. L'Imprimerie populaire du *Devoir*, par exemple, ou la Compagnie de publication de La Presse ltée ne servent pas uniquement à imprimer le journal, mais aussi des livres et des travaux de ville. Entre 1910 et 1919, l'Imprimerie populaire publie 97 ouvrages, les ateliers de *L'Événement* 64, ceux du *Soleil* 45 et ceux de *La Patrie* 29 (Hébert et Nicol, 1994 : 19). À Québec, l'imprimerie de *L'Action catholique*, l'Action sociale limitée, édite et imprime 606 livres et brochures entre 1907 et 1939. À Hull, l'imprimerie commerciale du *Droit*, propriété du Syndicat d'œuvres sociales limitée, qui possède aussi le poste radiophonique CKCH de Hull et la compagnie Hebdo-Revue limitée, est l'une des principales imprimeries du Québec au milieu des

années 1950. L'impression de travaux de ville dans les petits centres régionaux permet aux propriétaires de journaux de rentabiliser leur entreprise et d'employer un nombre important de typographes, relieurs et pressiers. Ainsi, en 1955, les ateliers du *Réveil* de Jonquière emploient 17 ouvriers et ceux du *Progrès du Saguenay* font travailler 24 personnes (*Le Maître Imprimeur*, juillet 1955 : 15-16 ; août 1955 : 9-14).

À la suite des innovations technologiques majeures de la fin du XIX^e siècle, dont la composition mécanique sur les linotypes et les monotypes représente le plus bel exemple, il faut attendre les années 1950 pour voir l'industrie de l'imprimerie québécoise et canadienne se mettre au diapason des nouvelles inventions. La crise économique des années 1930 et la Deuxième Guerre mondiale, qui a accaparé la machinerie industrielle au profit de la production de guerre, ont ralenti considérablement l'évolution technologique dans le domaine de l'imprimerie. Le procédé d'impression *offset* (ou lithographie) est sans contredit l'innovation technologique la plus importante de cette période. Ce procédé se démarque par une meilleure capacité de production, par des coûts d'impression moins élevés et par une meilleure reproduction des illustrations. Peu utilisée par les ateliers des journaux avant les années 1970, l'impression *offset* est surtout prisée des imprimeurs commerciaux à partir des années 1950. *Le Journal de Montréal* est le premier journal à se convertir au *offset* en 1964. L'automatisation du travail de reliure à partir des années 1950, l'invention des photocomposeuses (1948), l'apparition des clichés typographiques en caoutchouc et en plastique (1950), qui permettront l'invention de nouvelles presses rotatives à feuilles ou à bobines plus performantes, et l'utilisation progressive à partir des années 1950 du *teletypesetter* pour la composition des textes comptent parmi les innovations technologiques les plus marquantes de cette période (Dewalt, 1995 : 90-134 ; Devost, 1982 : 207-225). Elles transforment le métier des imprimeurs, amenant plusieurs d'entre eux à se spécialiser, comme c'est le cas à la Photogravure Nationale Standard, où des investissements de 250 000 \$ en 1955 permettent à l'entreprise de s'afficher comme un précurseur dans le domaine de la polychromie électronique et de l'impression rotative directe (*Le Maître Imprimeur*, octobre 1966 : 3).

À partir des années 1960, l'industrie de l'imprimerie se divise en deux catégories : d'une part, une multitude de petits ateliers comptant un faible pourcentage de la production totale et, d'autre part, un petit nombre de grandes entreprises se répartissant la grande majorité de la production. Au Québec, l'imprimerie Quebecor, créée par Pierre Péladeau en 1965, et

8. Les informations sur Pierre Péladeau et Quebecor proviennent du site Web de l'entreprise : <http://www.quebecor.com/html/fr/o_o_3.asp>, (consulté le 11 juillet 2004).

le Groupe Transcontinental, fondé en 1976 par Rémi Marcoux, sont des exemples éloquentes d'imprimeries qui deviendront au fil des ans des multinationales. En 1954, Pierre Péladeau achète de la maison d'édition Fides les presses du journal *Le Canada* et fonde l'imprimerie Hebdo, située rue Plessis à Montréal, à l'emplacement actuel des édifices de Radio-Canada. À la fin des années 1950, les publications appartenant à Pierre Péladeau sont tirées à 500 000 exemplaires par semaine. Dans les années 1970, grâce à l'achat d'imprimeries concurrentielles, comme l'imprimerie ontarienne Graphic Web (1971), et à la construction de l'imprimerie Montréal-Magog en 1971, les Publications Quebecor se positionnent comme un joueur important sur les marchés national et international⁸.

CONCLUSION

En définitive, si le métier d'imprimeur a bien évolué au cours des ans, une constante importante traverse les deux décennies couvertes : le métier d'imprimeur est une profession qui se transmet de génération en génération, qu'on pense aux grandes familles du XIX^e siècle comme les Desbarats, les Lovell, les Beauchemin, les Senécal ou les Brousseau. Les familles d'imprimeurs sont présentes dans toutes les régions du Québec et du Canada, comme c'est le cas à Sherbrooke avec la famille Bélanger, propriétaire de l'imprimerie du journal *Le Progrès* (1874-1878). Si Louis-Charles est responsable de la rédaction, Louis-Arthur, pour sa part, possède une formation de typographe et agit à titre de chef d'atelier, tandis que Victor, le troisième frère de la famille, est aide-typographe et rédige occasionnellement des articles de fond sur la politique et l'éducation (Kesteman, 1979 : 50-51). Au XX^e siècle, les imprimeurs commerciaux ne seront pas en reste, comme l'illustre le cas des familles Thérien (Thérien Frères), Gillet (Typo-Press), Paradis (Paradis-Vincent), Sirois (Imprimerie Richelieu), Bégin, Pilon, Arbour (Arbour & Dupont) et Bourguignon (Imprimerie Bourguignon). Le cas de l'imprimerie Bourguignon constitue un bel exemple d'une entreprise familiale du XX^e siècle. Fondée en 1900 par Jules Bourguignon, typographe de métier, l'imprimerie passe aux mains de son fils, Émile, dans les années 1920. Imprimeur de métier, Émile gère l'atelier et engage son frère Julien en 1935 pour s'occuper des ventes. Dans les années 1940, il s'adjoit ses deux fils, Jean et Jules, ce dernier venant de terminer son cours de typographe à l'École des arts graphiques de Montréal. En 1948, Jules reprend l'entreprise familiale à son compte et représente la troisième génération d'imprimeurs de cette famille (*Le Maître Imprimeur*, juillet 1950 : 7-8).

Le métier d'imprimeur s'est bien transformé depuis l'apparition de l'imprimerie à Québec en 1764. L'industrialisation, l'urbanisation et les transformations technologiques représentent les principaux

vecteurs de cette transformation. L'artisan du début du XIX^e siècle fait bientôt place à l'homme d'affaires, souvent imprimeur de métier, mais quelquefois (et de plus en plus souvent) financier investissant dans des sociétés par actions. De plus, l'imprimeur « à tout faire » du XIX^e siècle, qui jouait aussi le rôle de journaliste, de libraire et d'éditeur, disparaît progressivement au moment de la professionnalisation des métiers de libraire et d'éditeur pour faire place à l'imprimeur spécialisé et à l'imprimeur commercial. ©

SOURCES CONSULTÉES

- Bonville, Jean de. 1988. *La Presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un mass media*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval. 416 p.
- Casgrain, Henri-Raymond. 1912. *A. Gérin-Lajoie d'après ses mémoires*. Montréal, Librairie Beauchemin. 141 p.
- Cloutier, Yvan. 1994. «L'activité éditoriale des Dominicains : les Éditions du Lévrier (1947-1975)», in *L'Édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps*, sous la direction de Jacques Michon. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 77-97.
- Le Courrier de Saint-Hyacinthe. Le doyen des journaux français d'Amérique, 150 ans. Album-Souvenir 1853-2003*. Saint-Hyacinthe, Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 2003, 162 p.
- Devost, Alain. 1982. *L'Imprimerie au Québec*. Québec, gouvernement du Québec, Commission de la santé et de la sécurité du travail. 366 p.
- Dewalt, Bryan. 1995. *Technology and Canadian Printing : A History from Lead Type to Lasers*. Ottawa, National Museum of Science and Technology. 160 p.
- Enquête sur les rapports qui existent entre le capital et le travail au Canada*, vol. 2 : Québec. 1889. Ottawa, Imprimeur de la Reine. Témoignages d'Alphonse Denis (p. 1498-1499), de Joseph Édouard Mercier (p. 1277) et de Herménégilde Casavant (p. 1497).
- Felteau, Cyrille. 1983. *Histoire de La Presse, tome 1, 1884-1916*. Montréal, Les Éditions La Presse ltée. 270 p.
- Fleming, Patricia Lockhart. 1982. "A Canadian Printer's Apprentice in 1826". *The Devil's Artisan*, n° 9 (1982) : 13-17.
- Fleming, Patricia. 1980. "The Printing Trade in Toronto : 1798-1840". In *Sticks and Stones. Some Aspects of Canadian Printing History*, sous la direction de John Gibson et Laurie Lewis. Toronto, Toronto Typographical Association, p. 47-67.
- Galarneau, Claude. 2001. «Le premier siècle de l'imprimé au Québec (1764-1870)». In *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde*, sous la direction de Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, p. 79-83.
- _____. 1983. «Les métiers du livre à Québec (1764-1859)». *Les Cahiers des Dix*, n° 43, p. 143-165.
- Hamelin, Jean et al. 1970. *Répertoire des grèves dans la province de Québec au XIX^e siècle*. Montréal, Les Presses de l'École des hautes études commerciales. 168 p.
- Hare, John et Jean-Pierre Wallot. 1983. «Les imprimés au Québec (1760-1820)». In *L'Imprimé au Québec : aspects historiques (18^e-20^e siècles)*, sous la direction d'Yvan Lamonde. Québec, IQRC, p. 79-106.
- Hébert, Pierre et Patrick Nicol. 1994. «Le Devoir, éditeur littéraire, 1910-1919». *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 1 (hiver), p. 11-24.

- Kesteman, Jean-Pierre. 1979. *Le Progrès (1874-1878). Étude d'un journal de Sherbrooke*. Sherbrooke, Groupe de recherche en histoire des Cantons-de-l'Est, Université de Sherbrooke. 204 p.
- Lacourcière, Luc. 1964. « Philippe-Aubert de Gaspé (fils) ». In *Livres et Auteurs canadiens*, p. 150-157.
- Lamonde, Yvan et Claude Beauchamp. 1996. *Données statistiques sur l'histoire culturelle du Québec (1760-1900)*. Québec, IREP. 146 p.
- Landry, François. 1997. *Beauchemin et l'Édition au Québec (1840-1940). Une culture modèle*. Saint-Laurent, Fides. 367 p.
- Lapointe, Raoul. 1969. *Histoire de l'imprimerie au Saguenay (1879-1969)*. Chicoutimi, La Société historique du Saguenay. 292 p.
- Lavoie, Elzéar. Léger Brousseau. *Dictionnaire biographique du Canada (DBC)*.
<http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=39517>
- Leclair, Henri. 1940. « Ce qu'était La Presse en 1895 ». *Le Courrier de l'ouvrier de l'imprimerie*. Novembre.
- Lemire, Maurice (sous la direction de). 1991. *La Vie littéraire au Québec, tome 1 : 1764-1805*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval. 498 p.
- _____. 1983. « Les relations entre écrivains et éditeurs au Québec au XIX^e siècle ». In *L'Imprimé au Québec : aspects historiques (18^e-20^e siècles)*, sous la direction d'Yvan Lamonde. Québec, IQRC, p. 209-224.
- Leroux, Éric. 2005. « Culture ouvrière et métier du livre : la Société typographique de Québec, 1836-1872 ». *Papers of the Bibliographical Society of Canada/Cahiers de la Société bibliographique du Canada*. À paraître.
- _____. 2001. *Gustave Franq. Figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*. Montréal, VLB éditeur. 371 p.
- MacDonald, Mary Lu. 1995. *Cherchez l'imprimeur. Printers and the Development of Print Culture in Lower Canada before 1860*. Sherbrooke, Cahiers du GRELQ, n° 3. 40 p.
- Mativat, Daniel. 1996. *Le Métier d'écrivain au Québec (1840-1900) Pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?* Montréal, Tryptique. 510 p.
- Michon, Jacques. Eusèbe Senécal. *Dictionnaire biographique du Canada (DBC)*. <http://www.biographi.ca/FR/ShowBio.asp?BioId=41181>
- _____. (sous la direction de). 2004. *Histoire de l'édition littéraire au Québec*, vol. 2 : *Le temps des éditeurs, 1940-1959*. Saint-Laurent, Fides. 540 p.
- _____. 1998. *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin*. Montréal, Fides. 386 p.
- Parent, Mario. 1995. « Développement de l'autoédition littéraire au Québec : la lutte pour la reconnaissance ». In *Édition et Pouvoirs*, sous la direction de Jacques Michon. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 99-111.
- Parker, George L. 1985. *The Beginning of the Book Trade in Canada*. Toronto, University of Toronto Press. 346 p.
- Twain, Mark. 2003. *Autobiographie*. Paris, Anatolia/Éditions du Rocher. 572 p.
- Vidricaire, André. 1983. « La philosophie devant le syndicalisme : un typographe et un philosophe ou le conflit de deux discours en 1900 ». In *Objets pour la philosophie : nationalisme, prostitution, syndicalisme, etc.*, sous la direction d'André Vidricaire et Richard Croze. Québec, Les Éditions Pantoute, p. 227-289.

**VOUS CHERCHEZ UN PORTAIL
POUR VOTRE BIBLIOTHÈQUE?**

un seul résultat correspond
À VOTRE DEMANDE

personnalisation

gestion de contenu

P.E.B.

métarecherche

ZONES

portail

solution intégrée

www.ISACSFT.com